



Lot 131 **Marc-Aurèle Fortin**

1888 – 1970 Canadien

Paysage Grande-Vallée

caséine sur panneau, 1949

signé et au verso signé, titré et inscrit « caséine » / « M-36 » / « ORNN »

36 x 48 po, 91.4 x 121.9 cm

ESTIMATION: 400 000 \$ - 600 000 \$

L'art fécond de Marc-Aurèle Fortin s'étend sur une cinquantaine d'années (1910-1960). Il est marqué par une puissance expressive qui ne faiblira qu'à la fin d'un long parcours lorsque, atteint de diabète sévère et la vue faiblissante, l'artiste est contraint d'arrêter de peindre. Sa contribution à l'art québécois et canadien en fait l'un des paysagistes les plus accomplis de son temps. Dès le début et tout au long de sa carrière, Fortin défendit un art identitaire canadien-français, nationaliste donc, associé à l'idéologie du terroir, courant qui s'épanouit au Québec pendant les quatre premières décennies du XX^e siècle. En même temps, un mouvement plus progressiste ouvert sur les propositions de l'avant-garde de l'École de Paris prit de l'ampleur à Montréal : il culmina en 1948, avec les manifestes *Prisme d'yeux* et *Refus global* autour d'Alfred Pellan et de Paul-Émile Borduas. Dans ce contexte, l'art de Marc-Aurèle Fortin posa un beau dilemme : bien que le peintre se réclamât obstinément de la tradition, ses œuvres manifestaient des audaces stylistiques postimpressionnistes, considérées comme très modernes par les défenseurs de l'art vivant. À ce sujet, le

critique d'art Jean Chauvin, quelque peu désarçonné par cette situation, dût admettre en 1927 que « ce que nous prenons pour des audaces, impertinences ou originalités voulues n'est aucunement calculé chez lui. [Fortin] peint selon son cœur, sans arrière-pensée de scandale ou de grabugeⁱ. » Finalement, toute équivoque disparut lorsque l'artiste fut élu, en 1942, membre associé de l'Académie royale des arts du Canada. Fidèle à lui-même, Marc-Aurèle Fortin accepta avec fierté cette marque de reconnaissance provenant de la vénérable institution académique, décriée par les adeptes de la modernité montréalaise.

Si l'on devait tracer à grands traits la démarche artistique de Fortin, on pourrait l'aborder en s'attardant aux thématiques paysagères qui la traversent. D'abord, les descriptions colorées et expressives que le peintre fit de Sainte-Rose, son village natal orné de grands ormes. À ce vert paradis, Fortin confronta les vues de Montréal, une métropole qui se développait à toute vitesse. Il mit en scène, en gravure, à l'aquarelle et à l'huile, les activités industrielles de son port et la construction du pont Jacques-Cartier. Après un voyage de quelques mois en France (1933-1934), le peintre entreprit des pérégrinations estivales qui l'entraînèrent, entre 1936 et 1940, du côté de Québec, l'île d'Orléans et en Charlevoix. Puis, il s'aventura en Gaspésie (1940-1945) et au Saguenay (1945-1949) avant de cesser ces longs périple saisonniers d'où il rapportait suffisamment d'esquisses et d'aquarelles pour les reporter sur toile et sur panneaux de grands formats, une fois revenu dans son atelier. À partir de 1940, le public montréalais put suivre régulièrement l'évolution de son travail à la Galerie L'Art français, sise sur la rue Laurier Ouest.

En 1948, les revendications des artistes sont au cœur de l'actualité. Sans surprise notre peintre s'en tint à l'écart et continua de pratiquer une peinture régionaliste « moderniste » comme la qualifia l'historien de l'art David Karelⁱⁱ. Cette année-là, âgé de soixante ans et affaibli par son diabète, l'artiste dut penser à interrompre ses longs voyages qui l'avaient mené à sillonner les régions du Québec depuis une douzaine d'années. Mais il ne renonça pas à développer de nouveaux effets plastiques, recherches qui sont au cœur de sa démarche artistique depuis le début. Il s'éprit alors de la peinture à la caséine que son marchand d'articles de peinture J. R. Crowley lui avait recommandé d'essayerⁱⁱⁱ. « Il [Fortin] ne jure que par la caséine. À l'entendre, c'est merveilleux, ça tient de la fresque d'autrefois^{iv}. » Principale protéine du lait, la caséine est une matière en poudre qui permet de faire de la peinture au lait, mieux connue sous le nom de tempera à la caséine. Cette peinture est en usage depuis l'antiquité; elle fut progressivement éclipsée par la peinture à l'huile à la fin du XVI^e siècle. La détrempe à la caséine redevint populaire au XX^e siècle. Les peintres canadiens l'utilisèrent, comme c'est le cas d'André Biéler et d'Alex Colville (1920-2013) qui peignit son célèbre *Cheval et train* de 1954 (Galerie d'Art de Hamilton) à la détrempe à caséine.

« Fortin achetait des boîtes de lait en poudre qu'il délayait dans de l'eau et qu'il ajoutait aux couleurs en tube commerciales. Ce mélange créait des empâtements plus denses et s'avérait idéal pour les nuages^v. » La période des huiles peintes sur des fonds noirs et des fonds gris (1936-1948) laissa ainsi la place à la période des tableaux peints à la caséine à partir de 1949. À propos, Fortin qui se maria en 1949 avec Gabrielle Goyette (1899-1969) devint plus sédentaire. Il travailla avec enthousiasme le nouveau médium qu'il appréciait autant pour les effets de matité sur ses surfaces colorées que pour sa rapidité de séchage. La vue magistrale qu'il peignit de *Grande-Vallée* [vue de l'est]^{vi}, en 1949, est emblématique de cette dernière période créatrice (1949-1955). Aurait-il été inspiré par une aquarelle réalisée sur le motif au début de la décennie lorsqu'il s'était arrêté dans le village gaspésien de Grande-Vallée, sur les rives de l'estuaire du Saint-Laurent? Ou par une esquisse dont il aurait retravaillé la composition pour en faire ce morceau de virtuosité? Ni l'une ni l'autre n'ont été retrouvées pour le confirmer. Selon Sarah Mainguy, auteure du catalogue raisonné de l'artiste, Marc-Aurèle Fortin avait peint à l'huile une première vue de Grande-Vallée vers 1945^{vii}.

La vue sublime que Fortin offre du lieu met en scène la nature brute et sauvage des caps du littoral nord de la Gaspésie et la petite communauté de pêcheurs et de cultivateurs qui a colonisé le lieu au fil des siècles. Véritable symphonie de motifs et de couleurs, *Grande-Vallée* incite le regard à découvrir chacune des pièces de ce formidable « puzzle » visuel : bateaux de pêche à la morue alignés, pointes de récifs avançant dans l'eau scintillante, bateaux à voile à l'horizon, ciel tumultueux animé de gros cumulus, massifs de montagnes aux sommets démesurément hauts, aplats rectangulaires de terres cultivées et maisons villageoises à toits à deux versants, dominées par l'église catholique Saint-François-Xavier qui n'a pas changée depuis son érection en 1910. Contrairement aux paysages peints à l'huile, celui de *Grande-Vallée* laisse apparaître abondamment le support de couleur brunâtre. Le bois se substitue ici au cerne noir qui délimitait les formes auparavant. Cette manière de travailler rappelle celle de l'incomparable aquarelliste qu'était Fortin, en valorisant les réserves du papier pour créer des formes. Dans *Grande-Vallée*, le peintre fait participer les réserves du bois à la nouvelle texture mate et veloutée de la caséine.

Pour Jean-René Ostiguy, conservateur de l'art canadien à la Galerie nationale du Canada, et commissaire de la rétrospective sur l'artiste en 1964, *Grande-Vallée* avait conduit Fortin « à des accents de poésie véritable^{viii}. » Quarante-sept ans plus tard, cette œuvre majestueuse constituera un point d'orgue dans l'exposition rétrospective *Marc-Aurèle Fortin. L'expérience de la couleur*, organisée par le Musée national des beaux-arts du Québec.

ⁱ Jean Chauvin, « Chez le peintre Marc-Aurèle Fortin », *La Revue populaire*, Montréal, vol. 20, n° 9, septembre 1927, p. 11

ⁱⁱ David Karel, *André Biéler ou le choc des cultures*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 109-157

ⁱⁱⁱ Jean-Pierre Bonneville, « Les quatre-vingts ans de Marc-Aurèle Fortin », *La Frontière* (Rouyn), 13 mars 1968, p. 7-9

^{iv} Correspondance de Joseph Jutras à Ernest Aubin, 16 novembre 1950, archives Joseph Jutras

^v René Buisson, *Marc-Aurèle Fortin : un maître inconnu*, Montréal, Musée Marc-Aurèle Fortin, 1995, p. 95, cité dans Marie-Claude Corbeil, Elizabeth Moffatt, Claude Belleau, Eric J. Henderson, Jennifer Poulin, « Une étude des matériaux et techniques de Marc-Aurèle Fortin », *Journal de l'Association canadienne pour la conservation et restauration*, (ACCR), vol 43, 2018, p. 6

^{vi} Nous précisons [vue de l'est] parce que c'est ainsi qu'apparaît le titre complet de l'œuvre sur la liste des prix de l'exposition à la Galerie l'Art français à l'automne 1949 : *Grande-Vallée, vue d'est*. Cette précision est pertinente car dans la même exposition était présentée au #13 *Grande-Vallée, vue d'Ouest*. Peint sur panneau de mêmes dimensions que notre *Grande-Vallée « vue d'Est »*, ce tableau est répertorié au catalogue raisonné de même que l'aquarelle qui servit à sa réalisation.

^{vii} Il s'agit d'une huile sur aggloméré de 121,9 x 183 cm (collection particulière?) qui montre sensiblement le même point de vue. Nous tenons à remercier chaleureusement Sarah Mainguy pour avoir contribué si généreusement à documenter les œuvres mettant en scène Grande-Vallée.

^{viii} Jean-René Ostiguy, « Marc-Aurèle Fortin », *Vie des Arts*, Montreal, No 23, Summer 1961, p. 31